

L'INTELLIGENCE DES CHOSES DE CE MONDE

Les citoyens désireux de comprendre la politique des nations et des empires et, plus largement encore, les affaires du monde, ne se heurtent pas seulement à l'ampleur et à la complexité de la matière. Ils sont maintenus dans l'ignorance de bien des faits et de bien des intentions, même par leurs gouvernants ; et les puissances étrangères, au régime plus ou moins libéral, ainsi que les puissances autres qu'étatiques contribuent au moins autant à l'opacité générale.

Sont rassemblées ici quelques réflexions sur les voies à prendre pour aboutir à une compréhension juste en dépit des obstacles, de ce qui se passe de par le monde. Issues d'observations, de lectures, d'écoutes et de déchantations, elles se situent dans le droit fil de « Pratique de la Raison Stratégique ». Trois aspects sont plus particulièrement abordés : l'apport décisif de la télématique, les empêchements malins à la compréhension et l'art tout pyrrhonien de s'aiguiser l'entendement.

Renouvellement dans l'acquisition des connaissances et des idées

Que ce soit pour l'acquisition des connaissances de circonstance ou pour celle des connaissances de fond, le renouvellement dû à Internet soutient la comparaison avec celui que l'imprimerie produisit il y a cinq siècles. Ce médium¹ apparaît comme un puissant vecteur de savoir, d'intelligence et de liberté ; et donc de leur contraire tout aussi bien.

Le savoir de circonstance

La quête de l'information fraîche passe essentiellement, comme hier et avant-hier, par les médiums dits de masse. Au cours du siècle dernier, la presse écrite avait dû ménager une place à l'audiovisuel. Internet a modifié la situation en permettant une incomparable diversité. Nul n'ignore que la variété des sources, leur inégale qualité et la multiplicité des pièges peuvent jouer contre l'obtention d'une information pertinente et valable. À l'inverse, nul ne peut nier que, pour le moins, le regard qu'il est maintenant possible de prendre sur les autres canaux, qu'ils soient imprimés ou audiovisuels, fait ressortir vivement leurs forces et leurs faiblesses ; d'abord parce que, les journaux se donnant à lire en nombre sur la Toile, leur confrontation est immédiate ; ensuite parce que ces médiums traditionnels y font l'objet d'une surveillance et d'une critique permanente, y compris par des sites de bonne tenue spécialisés dans cette activité.

À la fin de 2009, c'est grâce à une nouvelle génération de médiums, qu'à propos de la grippe le public a trouvé moyen de prendre quelques distances à l'égard d'une campagne de vaccination à laquelle la presse souscrivait sans excès d'esprit critique. À la même époque, c'est également sur Internet que les Français ont pu être informés du développement d'un vif débat climatologique. En dépit d'une certaine passivité de leur presse, et même d'un certain parti-pris, ils ont eu tout loisir de prendre amplement connaissance des termes de ce débat.

1. Ce que l'on désigne aussi comme « un média », non sans négligence à l'égard du nombre.

L'opposition de la presse traditionnelle et d'Internet n'a guère de sens, du fait que la première est largement présente sur la Toile. Quelques titres nouveaux sont même apparus sous la forme télématique seule, relevant un peu de l'audiovisuel du fait de l'inclusion des visioigrammes ², mais ne faisant pas preuve d'une originalité marquée quant au fond. Une tout autre famille de sites, individuelle ou collective, venue de tous horizons, apporte des informations complémentaires (plus ou moins valides), des regards critiques (plus ou moins pertinents) et, tout aussi bien, de la propagande (plus ou moins subtile). Les cloisonnements entre les genres s'estompant, les questions à se poser à l'égard de cette galaxie sont plutôt de savoir qui est qui ; de quels positionnements il convient de tenir compte ; de quelles subordinations économiques ou politiques il y a lieu de se défier. À chacun de connaître son monde. Dans la durée, le fatras des sites se laisse maîtriser pour une bonne part : on se constitue un système personnel d'information et d'analyse, et on le renouvelle à loisir.

Le savoir de fond

La part des connaissances qui est censée ne pas être remise en cause par l'actualité, du moins pas trop vite, est formée de nos jours par ce que l'entourage transmet, comme il en a toujours été ; par l'instruction reçue, comme il en est de toute instruction par des maîtres ; et par des moyens de plus en plus développés, riches et souples. L'édition et la presse, écrite et audiovisuelle, y contribuent, rejointes là aussi par Internet. La vaste bibliothèque de la Toile délivre, partout et presque sur-le-champ, ce que le curieux aurait attendu auparavant de conférences ou de lectures.

La qualité de la rédaction est moins satisfaisante, en moyenne, que ce à quoi la bonne presse et l'édition nous avaient habitués. Dans le domaine des sciences exactes, les qualités pédagogiques des exposés sont souvent inférieures à ce que l'on souhaiterait ; mais en se promenant de sites en forums, on déniche les éclairages désirés et les précisions manquantes. Sur le versant des sciences humaines, on se satisfait plus aisément. Qui veut connaître l'état d'un pays trouve facilement des informations exposées avec soin sur sa géographie physique, ses habitants, son histoire, son économie. En confrontant deux ou trois sources on élimine les erreurs grossières, ou du moins trouve-t-on des raisons de faire preuve de prudence sur tel ou tel point. La qualité des sources est plus inégale que dans les médiums traditionnels : d'un côté tout peut se rencontrer, y compris le pire ; d'un autre, des spécialistes de nombreux domaines délivrent une information bien constituée et à jour.

La liberté, menaçante donc menacée

Tous comptes faits, il est tentant de dire que les institutions professionnelles classiques (agences de presse, grands journaux, audiovisuel) restent plus à même de recueillir les nouvelles fraîches. Elles bénéficient en cela du poids de leurs moyens ; non sans mal toutefois en France, puisque l'aide publique est nécessaire à presque tous. Les autres intervenants de la Toile, en retrait, agissent plus en cheveau-légers, voire en francs-tireurs, critiquant les précédents et s'y substituant lorsqu'ils défont.

Plus on prend du recul par rapport aux événements, plus on apprécie cette diversité grâce à laquelle l'esprit d'autorité se voit battu en brèche par la vivacité de la critique. De façon bien compréhensible, cette évolution irrite ceux qui voient menacé leur gagne-pain ou leur magistère. Les clercs à l'ancienne, soumis à rude concurrence, perdent de leur pouvoir d'influence, tout comme il en alla lors de la diffusion de l'imprimerie. Au-delà du cas des personnes, l'accroissement de la liberté braque également les puissances qui trouveraient intérêt à circonvenir les esprits. Nul doute que la tentation d'influencer le système ne soit vive et il n'est pas déraisonnable de croire que toutes sortes de prétextes seront invoqués dans l'intention de le ligoter.

2. Aussi appelées « vidéos », non sans mépris pour le supin.

Les événements du 11 septembre 2001 constituent un cas d'école. Assez éloignés désormais pour ne plus relever de l'actualité, ils s'y manifestent néanmoins de temps en temps sous la forme de prises de position ou de faits nouveaux venant enrichir le vaste corpus de l'information déjà accumulée. Les divergences sur l'interprétation à donner à ces événements font la matière de débats qui ne faiblissent pas. Beaucoup de médiums traditionnels, quels que soient leurs canaux de diffusion, ne s'éloignent guère de la version du gouvernement des États-Unis. Divers sites proposent au contraire, avec un surcroît permanent d'information, des discussions nourries, souvent très argumentées. Le contraste est particulièrement frappant dans le cas français : comme pour la grippe et le climat, on s'ébahit de la pusillanimité avec laquelle journaux, radios et télévisions s'entrouvrent au questionnement. Au pays de Voltaire, du coup, la curiosité s'en trouve avivée. Et comme en outre on entend formuler des interdits d'ordre moral à l'encontre du principe même du débat, il n'est pas surprenant que des soupçons naissent, se développent et se répandent ³.

Obstacles à la compréhension

Le savoir d'un individu allant croissant, sa compréhension des choses se modifie, l'esprit s'en trouvant tantôt satisfait, tantôt pas. Pire que l'incompréhension, toutefois, c'est la compréhension fautive qui menace.

Les insuffisances et les ruses

Les premières causes que l'on pense à attribuer à la mécompréhension sont les faiblesses des sources ou des intermédiaires entre elles et nous. Or plus graves sont nos propres insuffisances, car plus difficiles à repérer et à accepter. Parmi elles, souvent, la mauvaise pesée. L'exercice est toujours difficile, il est vrai (dans quelle mesure telle société est-elle démocratique et dans quelle mesure est-elle ploutocratique ?). Parmi elles aussi, nos manquements fréquents à la rigueur (à commencer par de simples négligences de langage). Insuffisance encore que la tendance à la précipitation, dont une forme notable est de comprendre trop vite. Ajoutons à la liste, très classiquement, les préjugés et autres idéosyncrasies mal constituées.

Dans ce qui nous intéresse ici, on a affaire à des ensembles humains dotés de plus ou moins de puissance, désireux de l'exercer et, généralement, de l'accroître. Dans cette optique, chacun d'eux use peu ou prou de ruses, et de tromperie au premier chef. Du fait que le monde est traversé de rivalités et de conflits en tous genres, et à tout niveau, la tromperie est à l'œuvre un peu partout, petite ou grande, immédiate ou durable. On la repère ou la soupçonne parfois sans tarder, parfois trop tard, parfois jamais peut-être. Pour ne pas en être victime, une première condition est d'en avoir une certaine expérience, une autre est de pratiquer l'art éminemment martial du doute.

L'expérience de la tromperie

Voyons d'abord un échantillon de ce que le passé offre comme matière à méditation, classés de minimes à imposants.

La tromperie de petite envergure est le lot commun : propos tenus aux enfants, arrangements mondains, aguichage commercial ou électoral, coups fourrés professionnels ou politiques, etc., etc. Chacun commence tôt à s'y frotter. S'en défendre demande un certain savoir-faire, parce que beaucoup de ces petits mensonges prennent appui sur des leviers psychologiques (l'affection, le narcissisme, la cupidité...).

3. Les conditions dans lesquelles le ministre de la Défense de la République française a retiré ses enseignements au Professeur Chauprade en 2009, par exemple, ont de quoi laisser perplexe.

Certaines opérations de moyenne envergure sont assez connues, d'autres moins. Il est aisé de se rendre compte qu'elles relèvent des domaines les plus divers.

Les supercheries littéraires foisonnent et n'en sont pas toutes restées au stade du simple jeu. Certains créent un auteur à eux seuls, tel Romain Gary « s'amusant bien » à faire obtenir le prix Goncourt au jeune et mystérieux Émile Ajar. D'autres créent de faux textes, comme « Samuel » William Ireland exhumant du Shakespeare pour le plus grand émoi des admirateurs du Barde ⁴. De telles mystifications peuvent avoir bien plus de portée : James Macpherson, en inventant une partie des textes d'Ossian (sinon tous), influença le développement du romantisme.

La tromperie existe en science, où elle constitue le scandale par excellence, indépendamment même des dégâts sociaux qu'elle peut provoquer. Trofim Lyssenko, président de l'Académie des sciences agricoles de l'URSS, prétendant avoir établi la transmission héréditaire des caractères acquis, fit ériger cette « science prolétarienne » en vérité d'État. Le crâne de l'homme de Piltdown put passer pour celui d'un authentique homme-singe ; il fallut plusieurs décennies pour établir que sa moitié supérieure était d'un humain et que la mâchoire était simiesque ; et des soupçons de canular pèsent sur Conan Doyle. Cyril Burt, président de la British Psychological Society, prétendit avoir établi l'hérédité de l'intelligence en étudiant des couples de jumeaux ; or les chiffres, les jumeaux et même les collaboratrices relevaient de l'invention pour une bonne part ⁵. Du côté des sciences humaines encore, est-on bien certain de la véracité de toute thèse traitant des outils et bijoux de quelque discrète peuplade ?

Que le monde de l'information produise des faux ne surprend pas outre-mesure. N'évoquons que la fraude la pire ; pas les mensonges d'un journal à ses lecteurs, mais ceux d'un journaliste à son employeur. Dans certains cas, bien qu'individuelle, elle a été constituée de manière à tenir dans le temps. Des mystificateurs comme Stephen Glass à la *New Republic* et Jayson Blair au *New York Times* ont écorné, le temps du scandale, la réputation du quatrième pouvoir états-unien. Les faux reportages de Michael Born en Allemagne ont fait douter un moment que la télévision donne à voir la vérité. Le Français Alexis Debat, expert et consultant politique aux États-Unis, sur le terrorisme notamment, a abreuvé tout un beau monde, quelques années durant, en entretiens et études plus vrais que nature.

Au rang des impostures historiques célèbres de jadis, l'Angleterre de la fin du XV^e siècle s'est distinguée par sa pléiade d'usurpateurs ⁶. En tout pays et à toute époque on repère des falsifications dans les généalogies de bien des familles, destinées à prouver une origine plus noble ou à procurer quelque autre avantage. Parmi les impostures de naguère, on compte celle de l'Espagnol Enric Marco, qui sut se faire passer pour un ex-déporté au point de présider une association d'anciens ; on compte aussi celle du soi-disant Benjamin Wilkomirski, qui narra de façon si émouvante son séjour dans les camps nazis.

La tromperie est parfois de plus grande envergure encore, notamment lorsque l'acteur en est un État ou un groupe de quelque poids.

À ce niveau, c'est un moyen de gouvernement parmi d'autres dans les régimes plus ou moins despotiques. En démocratie, alors qu'elle est jugée illégitime eu égard à la souveraineté populaire, on constate que la tromperie se pratique pour entraîner le peuple dans une guerre (incident du Golfe du Tonkin) ou pour l'inciter à renoncer à ses libertés (stratégie de la tension en Italie). Quel que soit le régime, la tromperie est évidemment reconnue légitime lorsqu'elle sert une cause jugée supérieure

4. On pourra s'intéresser semblablement aux cas de Louis de Rougemont, d'André Malraux et de bien d'autres.

5. Avec René Blondot qui découvrit à Nancy les rayons N et avec le prolifique physicien Hendrick Schön des Laboratoires Bell, bien d'autres encore pourraient être cités. Les organismes scientifiques ont d'ailleurs engagé la chasse à ce genre de fraude.

6. Lambert Simnel s'emparant du titre de comte Warwick et couronné Edouard VI ; Perkin Warbeck prenant le nom de Richard IV et reconnu par plusieurs grands souverains ; ou même Thomas Ward incarnant Richard II assassiné.

à la vérité, la *salus populi* supplantant toutes les autres. Aussi est-ce le cas de tout gouvernement et de ses armées dans leurs ruses dirigées contre l'ennemi, voire contre l'ami ; plusieurs exemples de désinformation majeure, et même d'intoxication, ont été narrés (induction de Hitler à dégarnir la Sicile, puis la Normandie). Au titre de la *suprema lex* pouvait se justifier l'opération *Stay behind*, étant concevable que, face au danger soviétique, la défense d'une Europe occidentale affaiblie dût passer par l'organisation d'une armée secrète susceptible de résister en cas d'invasion (abstraction faite des interventions internes illégales que cela pouvait faciliter et de quelques autres modalités de cette entreprise d'envergure).

Des pans entiers de l'histoire de certains peuples peuvent relever de mythes établis *ad hoc* (le Roi de France, oint du Seigneur) ; et de même pour des pans entiers de l'histoire des civilisations (ne fut-ce pas la fin de l'établissement de certaines religions ?).

L'arme de doute

Débusquer la tromperie est une lutte sans fin. Il y faut les armes les meilleures, et donc avant tout la pratique systématique du doute bien compris.

Veiller

Dans sa forme passive le doute est l'état de l'esprit qui ne peut accepter ce qui lui est proposé ou imposé, ayant des raisons de croire que cela pourrait être faux. Il se produit une résistance contre ce qui est avancé comme vrai, ou tout aussi bien contre ce que l'on a jusqu'alors tenu pour vrai. Si l'on vient nous affirmer que l'espèce des dinosaures existe encore, nous n'avons aucun effort à faire pour en douter, c'est-à-dire pour nous défier. Ce doute spontané est sain, pourvu que notre savoir soit valide ; mais il peut tout aussi bien être un effet de l'ignorance, des préjugés ou de l'illusion.

Le doute actif, pour sa part, est recherche de raisons de penser qu'une opinion pourrait être fautive alors même qu'elle paraît vraie. Par lui-même, il ne débouche pas sur une négation, mais sur une suspension du jugement, sur un refus d'adhérer trop facilement. Douter, en ce sens, est une activité de veilleur, et même parfois de chasseur. Systématiquement pratiqué, ce doute a pour visée de se protéger de l'erreur et de la tromperie, qu'elles proviennent d'autrui ou de soi-même. Cette vertu est un impératif pour qui entend agir en connaissance de cause ; elle l'est en particulier pour un peuple sourcilleux sur le maintien de ses libertés ⁷.

Cette pratique active du doute a pour limite obligée que la vie impose de faire des choix, de prendre parti sans en savoir assez, et par là d'accepter de croire. Moultes ruses à ressort psychologique en tirent d'ailleurs de l'efficacité. Au lieu d'engager le fer sur le terrain posé de l'intellect, elles profitent de la survenue de crises pour tenter de désarmer la volonté.

Éprouver

Sur ses gardes vis-à-vis de suggestions et d'affirmations nouvelles, le douteur s'efforce d'y repérer les étrangetés, les incohérences et les insuffisances. À ce qui se présente comme vrai, ou simplement probable, il oppose des contre-théories. Il imagine le contraire des évidences et des certitudes ancrées, quoi qu'il en coûte à ses propres convictions. Il cultive le soupçon, mais non sans subtilité, sachant bien que l'*esprit* est la pointe du doute. En se méfiant de toutes les séductions, tant du dehors que du dedans, le douteur tient en respect jusqu'au Grand Trompeur.

Dans la mesure du possible, tout doit être mis à l'épreuve. Le mathématicien prouve en toute rigueur, par vocation. Le scientifique soumet ses théories au verdict de la Nature et se montre

7. Contre les libres penseurs, les despotes ne savent brandir d'autre menace, dans le registre bénin, que les accusations de dérèglement intellectuel ou psychique.

impitoyable sur le chapitre des faits. Ès choses humaines, si le premier devoir est de comprendre, la seconde exigence est de chercher sur quoi se fonde ce que l'on pense soi-même et de demander des preuves à qui affirme pour nous convaincre. Encore faut-il apprécier la valeur et la force des arguments en fonction de la nature du problème. Parmi les preuves avancées en faveur d'une thèse, les petites, apparemment solides, d'allure scientifique, peuvent se révéler moins convaincantes que la seule cohérence d'un ample tableau d'ensemble. Un bel exemple en est fourni par la question de la paternité des œuvres de Molière.

Le texte « Laplace, Molière et Botul » exprime un intérêt amusé mais dubitatif à l'égard de la thèse selon laquelle Corneille aurait été le véritable auteur des pièces de Molière. Après que Denis Boissier⁸ en eut pris connaissance, un échange de correspondance s'engagea, lui faisant valoir la force des arguments qui appuient cette thèse et son correspondant prenant à cœur de mettre la plus grande exigence possible dans leur examen. Ces arguments sont nombreux et relèvent un vaste corpus de textes et d'analyses. Or il apparaît qu'ils peuvent être rangés en deux catégories : les preuves factuelles et les preuves contextuelles. Parmi les premières figurent, par exemple, telle insinuation ou tel silence de Boileau ; ou encore les allusions des uns et des autres à Térence, avec tout ce qu'elles pourraient sous-entendre. La plus puissante de toutes est constituée par l'analyse lexicographique de MM. Dominique et Cyril Labbé, qui ont visé à donner forme et valeur scientifique aux intuitions de Pierre Louÿs. Leur travail, déjà critiqué et amendé, déboucherait sur le constat d'une particulière proximité de vocabulaire entre l'œuvre de Pierre Corneille d'une part, seize pièces de Molière d'autre part. On se rend compte toutefois, à lire les discussions engendrées par ces travaux, que l'interprétation de cette proximité ne va pas de soi, qu'il faut prendre en compte une quantité de considérations que le simple curieux imagine mal. Voilà donc un argument d'importance, pas assez concluant pour qui, n'étant pas spécialiste de ces méthodes, craint les pièges des interprétations trop faciles des statistiques. Il rejoint des dizaines de preuves, plus ou moins factuelles, d'importance variée. Si certaines retiennent l'attention, aucune ne paraît décisive et, bien que ces indices se veuillent « précis, graves et concordants », leur faisceau n'entraîne pas forcément l'adhésion.

La seconde catégorie est celle des preuves qui ne portent pas sur les textes en cause, mais sur l'histoire ; qui ne font pas seulement intervenir les biographies des gens de lettres et leurs relations personnelles, mais encore la place qu'il est envisageable de leur accorder dans l'histoire du Grand Siècle. Denis Boissier fait valoir les intentions que Louis XIV pouvait nourrir dans en matière de direction des esprits. Les manœuvres que le monarque pouvait vouloir conduire en conséquence devaient jouer sur tous les ressorts disponibles : non seulement des plumes aussi discrètes qu'efficaces, mais aussi bien la traditionnelle fonction politique de Bouffon royal. Or il faut reconnaître que le tableau qui résulte de cet entrecroisement de regards sur cette société à première vue éloignée de la nôtre peut produire un remaniement en profondeur des idées, rendant la thèse beaucoup plus vraisemblable. Il ne saurait être question de parler là de preuve, au sens scientifique ou au sens juridique du terme. Il ne s'agit pas même de se laisser aller à adhérer à une interprétation qui, pourtant, reçoit-là beaucoup de consistance. À ce stade, il est seulement permis de conclure que la plausibilité du lien allégué entre Corneille et Molière a augmenté au point que la thèse mérite définitivement d'être prise au sérieux et examinée avec la bienveillance requise.

S'exercer

N'étant peut-être pas du monde la chose la mieux partagée, la prédisposition au doute actif demande à être ardemment cultivée. Bien des chemins s'offrent : l'expérience, le savoir et surtout les études.

Par expérience, la sienne propre autant que celle des autres, on sait au moins combien il y a lieu

8. L'écrivain Denis Boissier mène cette bataille avec l'Association cornélienne de France, dont le site a pour adresse www.corneille-moliere.org.

d'être prudent à l'égard de n'importe quelle apparente vérité. Si quelqu'un n'était pas dans ce cas, qu'il soit permis de lui conseiller de fréquenter quelque cercle dit de zététique.

L'accroissement du savoir favorise la culture du doute, dans la mesure où il s'accompagne de diversité. Qui s'enferme dans une doctrine, à l'inverse, si vaste et puissante soit-elle, manifeste aisément une insuffisance de souplesse.

Les études, avec les prolongements que chacun peut être amené à leur donner, fournissent l'occasion de pratiquer la rigueur la plus grande. C'est évident dans les sciences, tant expérimentales que mathématiques. Pour ces dernières, c'est patent depuis la simple précision mise dans les calculs jusqu'à l'esprit de géométrie cristallisé dans la perfection axiomatique. Pour les premières, cela se voit dans les précautions prises pour confronter faits et hypothèses, ou encore dans la méthodologie de l'observation et de la mesure. Le droit, pour sa part, enseigne une forme d'exigence de la preuve qui touche plus directement à notre sujet. La philosophie, lieu de naissance du pyrrhonisme, donne l'occasion de fréquenter des maîtres de doute. La littérature plus généralement, en ce qu'elle porte une attention au langage, aux glissements de sens, aux intentions cachées, enseigne la souplesse sans laquelle la rigueur risque d'avoir la fragilité de la fonte. Inspirée par l'art du sous-entendu et du contournement de toute censure, elle enseigne à qui ne l'aurait pas assez remarqué que oui peut très bien vouloir dire non.

C'est par la fusion de toutes les disciplines de l'esprit que se produit le meilleur acier de l'intellect, dont le doute actif est le fil.

*